

« Sans mon métier de journaliste, je serais une autre personne »

Ivan De Vadder est « le » journaliste politique de la VRT. Il tient aussi, pour cette campagne

électorale, une chronique sur la Flandre dans « Le Soir ». Ce parfait bilingue dit culti-

ver une relation d'amour-haine avec Bruxelles où il est né, mais où on lui a peu parlé sa langue.

MAKING OF

Au téléphone, après nous avoir fixé le rendez-vous de ses « Racines » au Chalet Robinson à Uccle, à deux pas de sa maison d'enfance, Ivan De Vadder nous avait expliqué rapidement : « *Nous vivions dans l'enceinte de la clinique Sainte-Elizabeth, nous n'avions pas de voiture. On allait à pied manger des crêpes au Chalet Robinson certains dimanches.* »

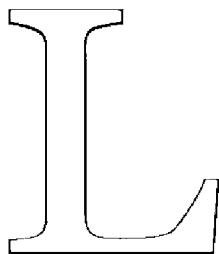
« *Un milieu pauvre.* » La mention avait particulièrement résonné car nous étions en train de lire *Retour à Reims* de Didier Eribon. Le philosophe français y raconte son retour dans sa ville natale, ses retrouvailles avec un milieu d'origine ouvrier et sa découverte que la classe sociale est tout aussi déterminante que l'assujettissement sexuel sur lequel il avait beaucoup écrit comme homosexuel.

« *C'est mon retour à Reims* », va nous répéter Ivan De Vadder, qui s'était plongé lui aussi cet été dans ce livre qui fut, dit-il, « *une révélation* ». Le journaliste insiste cependant : on ne peut pas échapper « *complètement* » à son milieu, les racines sont déterminantes, mais ne font pas toute une vie. Ivan De Vadder n'a donc pas hésité à dire oui, se prêtant le jour-même au jeu des photos « *à l'identique* » devant sa maison d'enfance qu'il retrouve près de 50 ans plus tard. Mais le doute était là : se raconter, jusqu'où ? Il ouvrira des portes mais laissera à d'autres - sa maman, sa sœur -, leur droit à l'intimité. À la fin de l'entretien, nous l'interrogeons : « *Vous avez tout dit ?* » « *Non. Uniquement ce que je voulais dire. Je ne veux pas blesser les miens inutilement.* »

Un journaliste a droit lui aussi au *off the record*.

Ivan De Vadder

Ivan De Vadder (54 ans) a d'abord assuré pour la VRT le service de radioguidage avant de devenir, après son service militaire, journaliste scientifique pour la chaîne publique flamande. La politique, Ivan De Vadder la découvre en 1994. Deux ans plus tard, il assure la présentation de « *De Zevende Dag* », célèbre programme qui voit défiler le monde politique belge. Il est aux manettes de l'émission « *De Afspraak op Vrijdag* », a publié sept livres et réalisé un one-man-show. Il est marié et a une fille de 24 ans.



La famille et le milieu social au premier rang des racines élémentaires d'une vie ? C'est ce que pointe Ivan De Vadder, en même temps que son identité et sa langue flamandes, mais aussi son métier de journaliste, constitutif de sa personnalité.

Vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes si...

Si je n'avais pas grandi ici, à Bruxelles. Cela m'a donné un amour des villes, devenues des endroits très importants pour moi. Mon père était originaire de Werchter et était le plus jeune d'une famille de neuf enfants et sa mère l'a mis dehors alors qu'il avait 15 ou 16 ans. Ce n'était pas le meilleur environnement pour grandir. Je n'ai pas vraiment connu mes grands-parents et comme mon père, ayant reçu peu de soutien de sa famille, avait rompu avec ses frères et sœurs - à l'exception d'une sœur -, je n'ai pas non plus bien connu mes oncles et tantes. Mon père a été recueilli par des religieuses qui lui ont permis d'étudier la menuiserie et l'électricité en cours du soir. L'ordre monastique, localisé à Louvain, gérait aussi un hôpital, la clinique Sainte-Elizabeth à Bruxelles. C'était la maternité des néerlandophones : Herman Van Rompuy notamment, mais tous ceux de ma génération qui habitaient Bruxelles, y sont nés.

Ma mère, c'est une autre histoire. Elle était originaire de Flandre-Occidentale et après avoir exercé différents boulots, elle est arrivée dans la clinique comme aide-soignante. C'est là que mes parents se rencontrent. Mon père a toujours été très loyal et plein de gratitude pour ce que les sœurs avaient fait pour lui et donc, jusqu'à sa mort, en 1982, il a toujours été connu comme l'homme qu'on appelait, même le week-end, pour tout souci technique à la clinique. C'est grâce à sa loyauté que nous avons occupé une maison sur le campus. Ma jeunesse s'est déroulée dans le jardin de la clinique et du couvent adjacent. Il y avait un verger avec des cerisiers, des pommiers et des poiriers... J'y passais des heures à vélo. Cela paraissait si grand, mais c'était moi qui étais tout petit. C'était la ville mais dans un environnement très vert, à proximité d'un bois. Sans cela, j'en suis convaincu, ma vie aurait été différente.

Cette coupure familiale du côté de votre père a eu des répercussions sur vous ?

Mon père était très fermé. C'était une frustration pour le petit garçon que j'étais, qui allait au mouvement de jeunesse, qui jouait au basket. Il ne venait jamais voir mes matchs. Il était à la fois très présent et très absent.

Vous aviez conscience de grandir dans un

hôpital ?

C'était une île, certes, mais il y avait aussi des gens qui restaient et qui, comme mon père, y ont travaillé pendant dix ou vingt ans. Bruxelles était une grande ville que mes parents ne connaissaient absolument pas et leur groupe d'amis, composé des collègues de travail, était crucial. La clinique a été importante dans mon éducation.

L'environnement était religieux...

Oui, mais cela n'a jamais joué un rôle dans notre vie. J'ai été baptisé, mon mouvement de jeunesse était le KSA (Katholiek StudentenActie) et je suis allé à l'école catholique. Mais il y a des éléments plus déterminants dans ma vie. A 13 ou 14 ans, je n'ai plus voulu aller à la messe et cela n'a pas posé problème.

Des frères et sœurs ?

J'ai une sœur, plus âgée de cinq ans, qui vit aux États-Unis depuis très longtemps. Nous sommes en contacts épisodiques. Mon premier souvenir est de l'avoir accompagnée dans son école francophone, Les Dames de Montjoie, à proximité de l'hôpital. J'y ai été inscrit ensuite en maternelle, mais cela ne fonctionnait pas. J'avais du mal à accepter une autre langue et je n'étais pas heureux, je pleurais. Mes parents se sont mis à la recherche d'une école néerlandophone. C'était à Uccle que je rejoignais seul en bus. Une autre époque.

Vous poursuivez en néerlandais en secondaire ?

Oui, mais la cour de récréation était commune et on jouait souvent au foot : francophones contre néerlandophones. C'est là que j'ai appris à maîtriser le français. Mes parents ne le parlaient pas du tout : ils étaient venus à Bruxelles sans rien connaître de cette grande ville. On peut dire qu'ils ont découvert le monde grâce à leurs enfants.

« Je ne serais pas celui que je suis » sans les Flamands de Bruxelles ?

Sans l'enseignement néerlandophone et le mouvement de jeunesse. A Bruxelles, il y avait à l'époque une mentalité flamande, comme elle existe en Flandre-Occidentale ou Orientale, et pas du tout comparable avec les Flamands du quartier Dansaert aujourd'hui (près du canal, NDLR). Même à Uccle qui comptait quasi 95 % de francophones, il y avait un noyau flamand. Tous ces gens venus dans les années 60, des boulangers, des pâtisseries, etc., sont ensuite morts et ou sont partis vers le Pajottenland (Brabant flamand, NDLR). Les jeunes n'ont pas trouvé de maison, tout était devenu trop cher. De toute cette génération, presque plus personne n'habite encore ici.

Vous dites que vous êtes bruxellois ?

Non, à l'étranger, je dis que je suis Belge mais en Belgique, que je suis Flamand.

Un coming out qui s'est fait dès la maternelle ?

Oui, mais à l'époque, j'étais trop petit, ce n'était pas conscient. Plus tard, j'ai choisi la KUL comme université, pas Bruxelles. Mon père était mort en 1982, j'étais en

rhéto, ma mère avait quitté Bruxelles, je n'avais pas de raison de rester. Et puis la vie estudiantine m'apparaissait plus chouette à Leuven. Plus tard, toutefois, j'ai habité Schaerbeek et le centre de Bruxelles. Mais je me suis dit à un moment que ce n'était pas ma ville à 100 %. La langue que l'on me parle est un élément majeur. Enfant, quand ma mère m'envoyait au supermarché à Uccle pour chercher de la levure, personne ne pouvait me répondre en néerlandais et ne comprenait ce que je cherchais.

« Quand ma mère m'envoyait acheter de la levure au supermarché d'Uccle, personne ne comprenait ce que je cherchais »

Humiliant ?

C'est un grand mot. Mais ce n'est pas chouette. Je vais volontiers commander les croissants en français quand je suis en France. Mais j'accorde aussi beaucoup d'importance à être dans un environnement où je peux parler ma langue maternelle. Et à l'époque, même si je maîtrisais bien le français, j'ai fait le choix de ne pas rester à Bruxelles. Aujourd'hui, quand je rentre dans un restaurant à Bruxelles, je parle néerlandais. C'est important pour moi. Mais de tout cela on ne parlait pas à la maison, j'ai grandi dans un milieu apolitique.

Aujourd'hui, vous êtes gantois ?

Gand est une ville fantastique mais je ne peux pas dire que je suis gantois. J'ai un lien de cœur et une relation d'amour-haine avec Bruxelles, mais je l'ai toujours dans la peau. Je m'y sens à la fois chez moi et plus du tout, mais c'est vraiment ma ville, je dois le reconnaître. J'adore l'ancien cimetière du Diewæg où la nature reprend ses droits, ou l'avenue Louise et le parc qui la clôture.

Après une telle enfance, vous auriez dû devenir médecin ?

Je ne supporte pas de voir une goutte de sang (rires). J'étais bon en maths et en langues. J'ai hésité à faire ingénieur mais j'ai finalement choisi les langues, une manière pour moi de devenir journaliste. mon rêve depuis que j'avais 14 ou 15 ans. Tous mes choix ont été faits dans cette optique.

D'où vient ce désir ? Socialement, c'était très différent du milieu dans lequel vous avez été élevé ?

Je ne sais vraiment pas. J'ai toujours eu besoin d'observer, mais d'observer au premier rang et de participer d'une certaine façon.

Vous avez bien profité de la vie universitaire ?

Je me suis beaucoup amusé et j'allais peu

au cours. Je fumais comme un Turc alors que mon père était mort d'un cancer du poumon, du moins on le suppose. Je pense que j'avais besoin de me rebeller contre un milieu, de prendre des risques. Le décès de mon père et la pression que représentait le fait d'aller à l'université pour un jeune d'un milieu où cela n'était pas courant, ont dû jouer. La première année, j'ai failli doubler. Je me suis rendu compte que c'était dangereux car je bénéficiais d'une bourse d'étude qui ne me permettait pas de rater.

Vous utiliseriez le mot « pauvre » pour décrire la situation de votre famille ?

Quand je suis arrivé à l'université, j'ai découvert un milieu où personne ou presque n'était né de parents qui exerçaient des métiers techniques. Les étudiants venaient quasi tous de la classe moyenne. Encore aujourd'hui, très peu de mes collègues sont fils d'ouvriers. Je me souviens de classes de neige, en fin de pri-

maire, où faute de pouvoir acheter un pantalon de ski, ma mère m'avait bricolé un truc avec un pantalon de velours. Nous n'avions pas non plus le téléphone et pour nous contacter, il fallait appeler la clinique. Du coup, adolescent, j'étais gêné de donner mon numéro.

Ces origines déterminent-elles vos actes aujourd'hui ?

Pas idéologiquement. Mais, par exemple, je n'aime pas le gaspillage, ou les gens qui affichent leurs richesses. Dans le comportement des gens, je crois qu'on peut détecter d'où ils viennent, s'ils ont dû se battre.

Cela fait penser au « Retour à Reims » de Didier Eribon qui écrit : « Le retour dans le milieu d'où l'on vient - et dont on est sorti dans tous les sens du terme - est toujours un retour sur soi et à soi, des retrouvailles avec un soi-même autant nié que conservé. »

J'ai lu Retour à Reims cet été - Hillbilly Elegy de J.D Vance est une version améri-

caine de la même histoire. Ce fut une révélation ! Dans les deux cas, les écrivains racontent leur histoire. Ils proviennent d'un milieu ouvrier, pauvre. Pour le surmonter, ils ont dû prendre de la distance - il n'y a pas d'autres moyens -, pour ensuite revenir. On ne peut pas échapper complètement à son milieu d'origine, on est toujours conscient de certains éléments.

Qu'est-ce que la vie a inventé pour vous ?

Je crois que c'est mon boulot. C'est très important. Ou devenu très important. Sans lui, je ne me sentirais pas la même personne. Je ne me sentirais pas aussi fier, surtout venant du milieu d'où je viens.

Un rêve particulier ?

Continuer à faire ce que je fais, certainement après mon cancer. ■

Propos recueillis par
MATHIEU COLINET
BÉATRICE DELVAUX

métier « La politique ? Passionnant ! »

Vous découvrez la politique à la VRT ?

Après le radioguidage, j'ai fait Eenhoorn, une émission culturelle et scientifique, et en 1991, je suis devenu journaliste pour le JT. J'ai fait un peu de tout pendant trois ans. La politique n'est venue qu'à partir de 1994 avec les élections en France et en 1996 avec De Zevende Dag. La politique, c'est vraiment passionnant. A 50 ans, j'ai décidé d'en faire jusqu'à ma retraite ou jusqu'à ce que la VRT m'en donne la possibilité.

Devenir homme politique ?

Jamais ! On me l'a demandé il y a longtemps mais on sait que je dis toujours non et donc on ne me le demande plus. Je serais très mauvais, je ne pourrais pas.

Un conseil aux jeunes qui veulent être journalistes ?

N'étudiez pas le journalisme mais autre chose qui vous donne un autre monde, et allez avec ce monde dans le journalisme. Le journalisme, ce n'est pas quelque chose que vous pouvez apprendre.

c'est une attitude de vie.

Le monde francophone vous a influencé ?

Je ne le connais pas très bien, cela reste un monde étranger. Nous aussi, les Flamands, allons plus facilement vers la France que vers Liège, et la Belgique francophone reste un pays inconnu.

Un message aux lecteurs de votre chronique dans « Le Soir » ?

Arrêtez de regarder la France (il rit). C'est une obsession, c'est comme un hobby. Rien n'émerge dès lors de votre propre profondeur. Il y a beaucoup de pays avec 3 ou 4 millions d'habitants qui ont développé une culture et des prestations sportives propres. Le nationalisme n'est pas seulement négatif; il a une connotation positive, car il permet de développer une certaine identité et de produire une richesse culturelle et politique, comme les Flamands l'ont fait. ■

Propos recueillis par

M.C.

B.DX.

cancer « Je ne serais plus là si ma femme... »

« Je ne serais pas ce que je suis » si ma femme n'avait pas détecté mon cancer ?

Je dirais : « Je ne serais plus là » si ma femme... C'est totalement différent.

Vous le découvrez comment ?

J'avais eu un mélanome en 2006, juste une tache qu'on avait enlevée et qui n'était pas encore devenu un cancer profond. En 2014, ma femme, dermatologue, détecte une deuxième tache tout près de la première. C'est rare car normalement un autre mélanome se place à un tout autre endroit, cela pouvait donc être une métastase du premier. Nous décidons de faire un scanner qui montre quatre taches dans le ventre : la théorie des métastases semblait confirmée. C'était effrayant, nous étions vraiment très inquiets. C'est seulement 24 heures plus tard qu'une endoscopie a permis de voir que trois des quatre taches étaient OK, mais que la quatrième n'était pas une métastase, mais un cancer de l'intestin. « Yes ! » Nous avons ouvert une bouteille à la maison, jusqu'à ce qu'on réalise que ce n'était pas le scénario de l'horreur mais quand même. On est alors entré dans la phase d'opération et de chimios. J'en ai fait douze, elles étaient toutes terribles. C'était très long et très dur. Je n'ai d'ailleurs jamais compté jusqu'à douze mais jusqu'à six et puis en arrière jusqu'à zéro. Trois mois d'opération et de récupération, six mois de chimios : je

suis resté absent neuf mois.

Dur de ne plus être visible à l'écran ? On n'existe plus ?

À ce moment-là, cela ne compte plus. Le coup vient quand tu recommences à travailler. J'étais très vulnérable, le « Zevende Dag » était terminé, je n'avais pas eu le temps de lancer un nouveau projet avant d'être malade et donc quand je suis revenu, rien ne m'attendait. J'ai dû me battre pour recréer ma place. Les collègues ne l'ont peut-être pas ressenti ainsi, mais moi, oui. J'ai dû recommencer à proposer des reportages et à plaider pour avoir mon émission devenue « De Afspraak op Vrijdag ». J'ai trouvé cela très difficile. Vous êtes fragile et vous espérez qu'on vous rende la

vie facile quand vous revenez travailler et c'est en fait plus difficile qu'avant. Mentalement, cela fut la période la plus dure, plus que les chimios.

Vous avez dû expliquer pourquoi vous n'êtes plus sur écran ?

J'avais arrêté le « Zevende Dag » le 30 juin et quand j'ai été déclaré malade, le 21 juillet, il n'y avait plus d'antenne. Mais quelqu'un m'a vu à l'hôpital et a averti Het Laatste Nieuws. La VRT m'a téléphoné pour me prévenir. C'était très choquant. J'étais malade, l'opération avait lieu le lendemain, je ne savais pas encore s'il y avait des métastases et si les glandes étaient touchées, c'est un des rares moments où l'on veut

contrôler sa propre vie. J'étais très fâché. Le côté positif, c'est que beaucoup de gens ont commencé à m'envoyer des messages.

Cela relativise les élections à venir ?

Travailler c'était être dans la normalité, ne pas travailler c'était être malade. Donc je voulais travailler. Retrouver les embouteillages, que je hais, c'était la preuve que les mauvaises choses étaient derrière moi.

Qu'est-ce qui va se jouer dans ces élections ?

Beaucoup de choses. Il y a beaucoup d'incertitudes, ce qui n'est pas bon car cela rend les politiciens nerveux. Dans beaucoup d'endroits, il y a un changement de génération, on se demande si le CD&V va encore pouvoir fonctionner, si la N-VA va prendre le dessus. De plus, les prochaines élections suivent de si près ! Il se dit que la coalition qui verra le jour à Anvers préfigurera la fédérale et la flamande. S'il n'y a pas de majorité N-VA- CD&V- Open VLD, De Wever devrait parler à Groen ou au SPA. Par ailleurs, cela ne m'étonnerait pas que dans un nouveau gouvernement, la N-VA, qui a les équipes et les réseaux, soit prête à prendre l'initiative, visant à ce que cela mène au confédéralisme. Et donc PS-N-VA, mmm... ■

Propos recueillis par

M.C.

B.DX.

LE LIEU ET LA FAMILLE**« On n'échappe pas totalement à son milieu »**

« Je viens d'un milieu ouvrier et pauvre, sans voiture ni téléphone. Parfois, j'avais un sentiment de honte. La clinique dans laquelle se trouvait notre maison, le grand verger et le bois qui l'entouraient, ont joué un rôle important dans mon éducation. J'allais souvent à la recherche de mon père dans la clinique dont j'avais l'impression qu'il était le chef : il disait bonjour à tout le monde. Je me souviens du bruit quotidien des ambulances. Bruxelles était une grande ville que mes parents ne connaissaient pas. »

LA VRT**« J'ai appris à faire de la télé à l'armée »**

« Arriver à la VRT a été le fait de coïncidences. Comme de présenter très vite De Zevende Dag qui m'a appris mon métier, et m'a donné une allure de journaliste politique reconnu. Ou d'avoir commencé par le radioguidage dont le patron faisait la liaison entre la VRT et l'armée. Grâce à lui, j'ai fait mon service militaire à Televox : j'ai appris à faire de la télévision à l'armée. Le radioguidage, c'est un peu simpliste, mais j'étais content, je faisais mes premiers pas, j'apprenais à connaître des gens. Après mon service militaire, j'ai demandé tout naturellement à faire de la télévision. »

LES JOURNALISTES**« Bracke et Polspoel, mes modèles »**

« Siegfried Bracke et Guy Polspoel sont deux journalistes qui ont appliqué une ligne critique très claire à l'égard du monde politique. C'était un formidable duo de coqs qui collaborait ensemble intensément. Des modèles ! Dirk Sterckx, aujourd'hui Open VLD, fut aussi un mentor très important. À l'époque, la politique était ce qu'il y avait de plus important dans la rédaction. Ce n'est plus le cas. »

LA SCIENCE**« La science est un monde que je chéris »**

« À l'époque où j'avais une émission culturelle et scientifique, j'ai lu ces deux livres de Stephen Hawking et Stephen Jay Gould, qui m'ont ouvert à un monde que je ne connaissais pas. Ils sont vulgarisateurs, écrits par de grands conteurs d'histoires qui y parlent d'astronomie, de Darwin, de l'évolution. Depuis, c'est un monde que je chéris et dont je me régale comme un petit garçon. C'est fantastique et cela me distrait. »